

«Pourquoi être les premiers à adopter des normes fiscales appliquées par personne?»

► **Quel a été l'apport du Jurassien Eugène Péquignot**

à la Conférence de Gênes de 1922? En quoi la situation européenne d'alors ressemblait étrangement à celle d'aujourd'hui? La diplomatie pèse-t-elle encore aujourd'hui face à l'économie?

► **L'historien jurassien Antoine Fleury**, professeur émérite de l'Université de Genève, démêle les pièces du puzzle à l'occasion d'un colloque mis sur pied par le Cercle d'études historiques de l'Emulation jurassienne samedi au Musée jurassien d'art et d'histoire à Delémont, en collaboration avec les Archives cantonales jurassiennes*. Interview.



Trois éminents historiens se sont penchés sur le destin d'Eugène Péquignot et de la Suisse de l'entre-deux-guerres samedi à Delémont. De gauche à droite, Marc Perrenoud des Documents Diplomatiques Suisses, Antoine Fleury, professeur émérite de l'Université de Genève et Georges-Henri Soutou, professeur émérite de Paris-Sorbonne.

PHOTO ROGER MEIER

– **Que faut-il retenir du témoignage d'Eugène Péquignot?**

– Antoine Fleury: Son rapport est extrêmement intéressant, consciencieux, précis. Il décrit l'atmosphère, le climat qui règne lors de la Conférence de Gênes, également le détail du voyage. A l'époque, les conseillers fédéraux voyageaient très peu, c'était exceptionnel. En tant que pays neutre, la Suisse essayait de se tenir à l'écart des discussions entre les grandes puissances. La position de politique étrangère de la Suisse, c'est de ne pas prendre parti pour l'un contre l'autre. Cette formule magique fait le succès de la Suisse depuis 1815 jusqu'à nos jours. Entre Paris et Bonn et maintenant Berlin, on ne veut pas choisir. Entre Moscou et Washington, malgré toutes nos préférences, on ne veut pas explicitement choisir. Eu-

gène Péquignot a compris avec une certaine finesse la fragilité de la position de ce petit pays qu'est la Suisse face aux grandes puissances.

Un poste stratégique

– **Quel a été son rôle à Gênes en 1922?**

– Ça été celui d'un fonctionnaire très compétent, assidu, qui a certainement été apprécié par ses chefs, puisqu'il a été renouvelé par les quatre conseillers fédéraux qu'il a accompagnés. Certainement avec une compétence plus grande que certains d'entre eux; le rôle de Péquignot était celui de secrétaire général. Il préparait tous les documents, toutes les décisions, les procès-verbaux, etc. C'était un poste de très grande portée stratégique.

– **Beaucoup de parallèles sont faits entre le contexte de**

l'époque et aujourd'hui. Quels sont-ils?

– Il y a d'abord un parallèle quant à l'attitude de la Suisse par rapport à la Russie. Les textes de Péquignot montrent que la compréhension n'était pas facile avec les Russes. Il y a de part et d'autre des préjugés. La Russie fait preuve de beaucoup de bienveillance à l'égard de la Suisse. L'opinion suisse a souvent été violemment antisoviétique. Encore maintenant, nous avons des flottements à l'égard de l'attitude de la Russie. Depuis la fin du système communiste, la Russie est devenue un partenaire économique de premier plan. Pour les Russes, la Suisse était devenue une sorte de pays choyé. Les Suisses ne prêtent pas beaucoup d'égard à cela.

– **Vous avez souligné les vertus de la démarche du conseiller fédéral Didier Burkhalter**

pour régler la crise entre Kiev et Moscou.

– Tout à fait. Son rôle a été très apprécié. Et lorsque l'on est apprécié, on a le droit de dire ce que l'on pense. Contrairement à ce que beaucoup croient, les Russes sont capables d'écouter. Les Russes ont le sentiment d'être considérés comme une puissance de second rang depuis la fin de l'URSS. Il y a énormément de méfiance à l'égard des puissances occidentales en Russie actuellement, alors qu'il y a eu une sorte de séduction pour l'ouest à la fin du communisme. Du point de vue occidental, le signal des Russes n'a pas été perçu. L'idée est souvent répandue que si les Russes ne pratiquent pas nos manières de faire c'est qu'il faut s'en méfier et leur faire la leçon. Il y a du reste maintenant des dérives autoritaires en Russie autour de Poutine et

d'un présidentialisme renforcé.

«On a trop souvent plié l'échine»

– Il y a aussi des parallèles intéressants par rapport à la situation économique et financière de la Suisse et de l'Europe d'alors et d'aujourd'hui. **Quelle leçon en tirer au regard de l'histoire?**

– Au regard de l'histoire, les Suisses ont beaucoup gagné en étant patients. Il faut garder son sang franc et savoir défendre le droit helvétique. Les Américains défendent bec et ongles leurs principes juridiques, ils veulent même nous les imposer. On a trop souvent plié l'échine ces derniers temps. Quand on est sûr de son droit, il faut le faire entendre avec force à l'extérieur. Les Européens en particulier sont très compréhensifs de notre système politique, la plupart sont même admiratifs.

Face aux pressions que subit la Suisse depuis un certain temps, il faut faire valoir des principes de droit et chercher des compromis. Pour y parvenir, il faut savoir se montrer utile. Genève joue un rôle exceptionnel de ce point de vue. Il faut accueillir des gens, des forums, faire des propositions. Quand on a un problème spécifique, il faut chercher à se faire valoriser pour aboutir à un compromis. Pourquoi serions-nous les premiers de classe à adopter des normes fiscales qui ne sont appliquées par personne? Ces problèmes de fiscalité étaient déjà d'une brûlante actualité à l'époque de Gênes. Il ne faut pas se précipiter, sauf si on estime qu'on sera les premiers à adopter une solution correcte et que les autres ne pourront jamais nous dépasser. Cela vaut pour d'autres domaines, notamment l'environnement.

– **Est-ce que la diplomatie est toujours autant utile aujourd'hui ou marque-t-elle le pas face aux impératifs des acteurs économiques mondiaux?**

– Les buts de la Société des Nations, de la Conférence de Gênes, des Nations Unies est de supprimer les obstacles aux échanges internationaux. Des pas de géants ont été faits. Le libre-échange est devenu une des conditions de la prospérité. L'horlogerie jurassienne ne pourrait pas vivre sans exporter ses montres. Si on veut progresser, il faut trouver des partenaires, des marchés. Plus libres ils sont, plus prospères pourra être l'économie. En sachant qu'il faut aussi tenir compte de la compétition entre les marchés. Quand il y a des obstacles, c'est là qu'intervient la diplomatie comme un sapeur-pompier.

– **Elle intervient donc au service de l'économie?**

– Mais cela profite à la société. Contrairement à ce que certains ont pu dire parfois, la prospérité ne peut être garantie que dans la paix. Avec Genève, la Suisse a le privilège unique de jouer un rôle de premier plan en ce sens. Notre petit Etat fédéral doit trouver des moyens pour maintenir cette fonction permanente de veille, d'accompagnement, d'intervention. La Conférence de Gênes avec la participation d'Eugène Péquignot montre toute l'importance de la minutie dans les préparatifs de telles négociations.

Propos recueillis par JACQUES CHAPATTE

*La lettre d'informations du Cercle d'études historiques de l'Emulation jurassienne de cet automne comprendra un compte rendu du colloque et une contribution de chaque orateur.